Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 21 (1957)
Heft: 83-84

Artikel: Vous avez beau faire
Autor: Orr, John
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-399214

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VOUS AVEZ BEAU FAIRE

SÉMANTIQUE ET SYNTAXE

L'étymologiste qui prétendrait avoir pour mission de donner, comme le poète mallarméen, « un sens plus pur aux *mots* de la tribu » trouverait une certaine justification dans l'étude de telle locution familière, de tel gallicisme. Quel rapport découvre-t-on, par exemple, entre le sens des éléments constitutifs de locutions comme *Tu m'en diras tant!*, *A qui le dites-vous? Avec ça!* et celui de ces ensembles, prononcés avec le ton que l'on sait dans le parler familier? Aussi, le but que nous nous proposons dans ce qui suit, est-ce de justifier, en rendant aux mots qui composent la locution *avoir beau faire* leur valeur et leur fonction originelles, l'équivalence, assez étonnante à première vue, *Vous avez beau faire* — *Quoi que vous fassiez*. Pour la commodité de l'exposé, « *vous avez beau faire* », imprimé ainsi, représentera toute locution où *avoir beau* est suivi d'un infinitif.

Pour le locuteur d'aujourd'hui, *avoir beau* fait un tout pour ainsi dire 'concrétionné', un bloc dont les éléments sont indissociables : « *Avoir beau* », dit *Le Petit Larousse* (dernière édition, 1956), « s'efforcer en vain ». C'est ainsi que Littré, qui ne laisse pas d'être intrigué par notre expression, la rattache aux locutions vieillies *l'avoir beau* et *l'avoir belle*, 'avoir l'occasion favorable', qui, elles, comme aussi *donner beau* ou *la donner belle à quelqu'un*, remontent visiblement à l'époque du jeu de paume : *beau* et *belle* se rapportant respectivement à *jeu* et à *balle* sous-entendus. Le *Dictionnaire général* et, tout dernièrement, le *Dictionnaire alphabétique et analogique* de M. P. Robert, ne font guère qu'emboîter le pas à Littré. M. Robert, s. v. *Beau*, cite d'abord l'expression *l'avoir belle* (la balle) du jeu de paume et poursuit : « *Par extension*, Avoir une occasion favorable. *L'avoir beau* (vieilli) : avoir une occasion favorable de faire qqch. (Acad.) *A beau mentir qui vient de loin :* il est aisé de mentir à celui

qui parle de pays inconnus, il en peut dire ce qu'il veut. Fig. et ironiq. *Vous avez beau faire, beau dire :* vous pouvez faire, dire ce que vous voulez, vos efforts sont inutiles ».

Cet article combine et comprime les articles du *Dictionnaire général* (qui cite, lui aussi, le vieux proverbe *A beau mentir...*) et du Littré, ainsi que la 'Remarque' supplémentaire que consacre celui-ci à notre expression. Cette remarque, la voici :

> La locution *avoir beau* pour dire faire inutilement, peut s'expliquer ainsi : *avoir beau*, c'est toujours avoir beau champ, beau temps, belle occasion ; *avoir beau faire*, c'est proprement avoir tout favorable pour faire. Voilà le sens ancien et naturel. Mais par une ironie facile à comprendre, *avoir beau* a pris le sens d'avoir le champ libre, de pouvoir faire ce qu'on voudra, et, par suite, de se perdre en vains efforts. *Vous avez beau dire*, c'est, primitivement, il est bien à vous de dire ; puis, vous pouvez dire, on vous permet de dire, mais cela ne vous servira de rien.

Or, vu à la lumière de l'histoire, tout dans cette exégèse du grand lexicographe est faux, à la seule exception peut-être de ce qui y est dit sur un certain aspect ironique discernable à la rigueur dans le développement sémantique de la locution. L'origine et la valeur originelle de celle-ci sont tout autres. Il n'y a aucun rapport génétique entre elle et les métaphores elliptiques tirées du jeu de paume.

Il est assez étonnant, vu la survivance — dans les dictionnaires tout au moins — de l'ancien proverbe *A beau mentir qui vient de loin*, que les lexicographes n'aient pas songé à confronter la locution française avec un tour analogue que connaît l'italien. Voici, par exemple, ce que l'on lit, s. v. *Bello*, dans le *Dizionario universale della lingua italiana* de Petrocchi (Vol. I, p. 225, col. 2) :

> Davanti a un infinito significa la bontà, l'utilità, il vantaggio della cosa, *È un bèl comprare la carne di manzo a un franco il chilo. È un bèl viaggiare con questi vagoni*. E iròn. *S'à un bèl guadagnare quando le spese crescono sèmpre ! S'à un bèl dire, ma intanto va così.* § *È un bèl fare !* Ammirando. *Un quadro en un giorno è un bèl fare !...* Così *È un bèl videre, un bèl sentire, Un ospedale con tanti malati e moribondi non è un gran bèl vedere !*

L'exemple de Petrocchi, qualifié d'emploi ironique, *S'à un bèl guadagnare quando le spese crescono sempre*, est particulièrement intéressant. Son mot à mot exact, 'On a beau gagner quand les dépenses montent toujours', inadmissible selon l'usage actuel du français, eût été tout à fait acceptable, nous le verrons, à une époque antérieure où l'emploi de l'infinitif substantivé était encore en pleine vigueur.

On sait, en effet, qu'en ancien français, comme en italien moderne, l'emploi de l'infinif comme *nomen verbi*, hérité du latin, est tout à fait courant, et qu'il se comporte comme un substantif masculin, prenant même l'*s* du cas sujet. Ce que l'on a peut-être moins remarqué, c'est que, comme tout substantif, il peut être accompagné d'une épithète. M. Foulet, qui cite pourtant des exemples où l'infinitif est précédé d'un possessif : *mien partir, mon demorer, lor refuser* (*Petite syntaxe de l'ancien français*, 226) ne mentionne pas ce fait. Peu nombreux, cependant, sont les romanistes qui ne connaissent les vers d'*Aucassin et Nicolette :*

(1) Nicolette, biaus esters,
Biaus venir et biaus alers,
Biaus deduis et biaus parlers...
(Éd. M. Roques, p. 7),

où les infinitifs figurent au même rang que le substantif *deduis*. Mais c'est là, dira-t-on, un emploi métonymique et exclamatif qui a fort peu de rapport avec le tour que nous étudions. Voici donc des exemples qui montrent l'infinitif accompagné d'un adjectif, mais conservant sous cette armature substantivale une franche qualité de verbe :

(2) Cele les mains au cuvier tient
Et dist : « Ne savez qu'il convient
Aus dames, ne qu'il estuet fere.
Ci avez perdu un bon tere,
Quar, par mon chief, que que j'entende,
J'en aurai fait ains que le rende. »
Le Cuvier, Mont. et Rayn. I, p. 129.

(L'héroïne de ce fabliau, surprise par l'arrivée à l'improviste de son mari, avait caché son amant dans un 'cuvier' emprunté à une voisine. A la servante de celle-ci, venue le chercher, elle refuse de le rendre, prétendant en avoir encore besoin. Le mari s'étonne de ce refus et lui dit de s'en défaire : « Vous avez perdu là une bonne occasion de vous taire », réplique la bourgeoise.)

(3) Sire, fet il, ge loeroie moult que nos en alissons fors de ceanz, que *nos n'i avons pas bon demorer*, ce m'est avis.
La Mort le roi Artu, éd. Frappier (1954), p. 72.

(4) Et des autres conditions qui sont entre les autres sers estrangers, *nous noz en avons biau taire*, par ce que nostre livre si est des coustumes de Biavoisis.
Beaumanoir XLV, 32 (Cit. Littré)

(C'est-à-dire, « il nous est bien loisible de nous taire »).

(5) Merci avra de moi amant
Je le vaincrai par biau prier.
Ovide moralisé, éd. de Boer, IX, 2448-9.

Par beau prier, c'est-à-dire ' à force de bien prier ', de si bien prier que mon effort méritera un ' beau ' admiratif — c'est ainsi que je motiverais cet emploi de l'adjectif.

Un *bon taire*, un *bon demorer*, un *beau prier*, voilà des exemples qui nous préparent à admettre un *beau faire* comme une structure parfaitement régulière, à condition de n'y voir, pour l'instant, qu'un ' faire ', une action ou une activité dont le caractère (durée, énergie déployée, ténacité, etc.) provoque le qualificatif de *beau*.

Or, voici un texte qui nous fait faire un pas de plus :

(6) Quant Scilla voit le roi meü...
Sans avoir s'amour ne sa grace,
Et voit que *pour biau souploier*
Ne le poroit amoloier...
Ibid., VIII, 249 ss.

Dans cet exemple du XIVe siècle, nous voyons, en effet, le germe, pour ainsi dire, des locutions du type « *vous avez beau faire* », mais il se passera quelque trois siècles, au cours desquels la structure *avoir beau* + verbe deviendra progressivement un syntagme moins libre, moins analysable, avant que les deux derniers vers de cette citation puissent se traduire, sans méprise ou hésitation possible, par leur équivalent moderne : « Et voit qu'elle avait beau supplier, elle ne pourrait pas l'attendrir ». Les exemples qui suivent vont nous permettre d'observer dans les textes quelques étapes de cette progression.

D'abord, des exemples où la valeur purement qualitative-quantitative du nexus *beau* plus infinitif est seule présente :

(7) Pardon vous quier [à Dieu] de ce qu'ay fait.
Pardon ! las ! comment dire l'ose ?
Certes, je demande une chose
Que *vous m'avez bel escondire*
Et refuser par raison, Sire.
Miracles Notre-Dame (S. A. T. F.), IV, 370.

(C'est-à-dire : que Vous avez tout lieu, toute raison, de me refuser.)

(8) ASSENACH
Il est bien gracieux seigneur ;
Et porte une belle manière.

CETHURA

Des autres sera la greigneur ;
Il a beau faire bonne chère.

Mistere du vieil testament (S. A. T. F.), v. 19687.

(C'est-à-dire : Il a une belle occasion, toute raison, de se réjouir.)

(9) Car nous avons ung nouveau roy des Juifs...
Par quoy puis dire
Que *les Juives ont maintenant beau rire.*

Ibid., v. 33358.

(C'est-à-dire : Une belle occasion de rire, 'un bel ridere'.)

(10) Ça, mes dames, vous faut-il point
De mes denrées gracieuses ?...
Et briefment j'en ay plus de cent :
Vous y avez tres beau choisir.

Mystère de la Passion, v. 28400 ss.

C'est à cet état de langue que remontent, non seulement le proverbe cité plus haut : *A beau mentir qui vient de loin*, mais aussi d'autres locutions proverbiales telles que : *On a beau prescher qui n'a cure de bien faire* (Larivey, *Les Laquais*, IV, iv ; cf. *Les Ramonneurs*, éd. A. Gill, p. 15) et celle-ci, citée par Cotgrave, s. v. *Lever : Il a beau se lever tard qui a le bruit de se lever matin*, et qu'il traduit « He may well enough rise late thats thought to rise early. »

C'est là un état de langue qui va se prolonger jusqu'au XVIe siècle et même, nous le verrons, au-delà :

(11) *Vous avez beau vivre*, puis que sçavez tant de métiers,

dit un personnage des *Laquais* de Larivey (IV, iv), tout comme, au XVe, celui du *Mistere du vieil testament* qui se lamente :

(12) Hellas ! *je m'ay beau courrousser*,
Car jamais je n'auray lyesse... v. 18199.

Mais, déjà au XVe siècle, une nuance de vanité, d'inefficacité, perceptible dans l'exemple que l'on vient de lire, et qui sera le caractère essentiel des « *Vous avez beau faire* » modernes, commence à s'introduire dans notre locution. Cependant, celle-ci conservera longtemps encore sa qualité de proposition principale, soit autonome :

(13) — Vuyde d'icy !
— *Tu as beau braire.*
— Veulx tu l'edit du roy desdire ?

M. v. t., v. 34140

soit suivie d'une causale :

(14) *Ilz auront beau me prier et requerre,*
Car mon amour ilz ne sçauroient acquerre.

Ibid., v. 37868

alors que, aujourd'hui, « *Vous avez beau faire* » a la valeur d'une concessive, « Quels que soient vos efforts », que suit, normalement, une principale, soit négative, du type « Vous ne réussirez pas », soit, tout au moins 'oppositionnelle' du type « Il viendra quand même ».

Dans l'exemple suivant, du même texte, v. 29532, la nuance 'inefficacité' est encore plus marquée :

(15) ISAY

Samuel, comment
Ose vous venir cele part ?
N'estes vous pas bien adverty
Que Saül est fort indigné ?

SAMUEL

Il a bel estre mutiné !
Car de son regne saillira.

tandis que dans celui-ci, toujours du même texte, v. 29448,

(16) Brief, Saül, *tu as beau crier,*
Avec moy ne sacrifiras...,

vu l'omission de la conjonction causale, il semblerait que l'état moderne fût déjà atteint. On aurait tort, cependant, de l'interpréter complètement à la moderne, d'y voir autre chose qu'un jalon important, un poteau indicateur, pourrait-on dire, du chemin qu'il reste à notre locution à parcourir. Pour en saisir le caractère encore transitionnel, il faut le voir à la lumière d'autres textes de l'époque et même de textes postérieurs qui montrent que, si la nuance 'inefficacité' gagne du terrain et finit par l'emporter complètement, la locution conserve encore son autonomie et sa qualité de proposition principale, sinon psychologiquement, tout au moins du point de vue de la syntaxe. A l'exemple suivant du XVe,

(17) ...il [le mari] n'a garde de yssir du coffre dont il est, et si *a beau crier*, il n'est ame de nulz céans qui le puist ouyr, et croyez qu'il demourra mezhuy par moy [sa femme]; si vous le voulez desprisonner, je m'en rapporte à vous ? — Notre Dame !, dit-il [l'amant], s'il n'en sailloit tant que l'en fisse oster, *il auroit bel attendre.*

Cent nouv. nouv., éd. Jacob, p. 140,

on pourra comparer celui-ci du XVIe

(18) Vraiment *ce pauvre homme avoit bel attendre*, s'il n'eust crié.

Larivey, *Le Morfondu*, IV, i,

où, en dépit du progrès très marqué de la nuance ' inefficacité ', la valeur de la locution est sensiblement la même que dans les exemples 7, 8 et 9 cités plus haut.

Cependant, cette omission de la conjonction, reliant la principale « *Vous avez beau faire* », à la proposition causale, est significative du changement sémantique et syntaxique qui est en voie d'accomplissement : d'abord, une égalité des deux propositions :

(19) — Or laissez voir s'il y viendra...
— Je pense qu'*il a bel attendre :*
Il est bien loing de son secours.

Passion, 25908 ss. ;

ensuite, état actuel, renversement complet des rôles : subordination de « *Vous avez beau faire* » à la proposition complétive. C'est à la première de ces deux étapes que correspond encore notre n° 16, ainsi que celui-ci de la farce *La Condamnacion de Banquet :*

(20) *Il a beau chanter la leçon*
A ceux qui boyvent les grans tretz,
Nous humerons ceste boisson,
Usque ad Hebreos fratres.

P. L. Jacob, *Recueil de farces...*, p. 357,

où pourtant la nuance ' vanité de l'effort ' est bien sensible. Cette égalité provisoire des deux propositions, cet état de fluidité qui précède nécessairement la fixité de la construction moderne, permet même un renversement de l'ordre normalement suivi :

(21) Levons nous tous d'une brigade
Et allons faire une virade
Tretout autour du monument...
Savoir s'il y a quelque embusche...
Il n'y a ne bestes ne gens :
Nous y avons beau tournoyer.

Mystère de la Passion, 28825 ss.

Au XVIe siècle, notre locution est encore couramment employée en concordance complète avec son origine. Si Rabelais nous apporte un exemple indéniable de la construction moderne :

(22) Entre les humains l'un ne salvera l'autre; *il aura beau crier à l'aide! au feu! à l'eau! au meurtre!* personne n'ira à son secours.

Le Tiers Livre, éd. Plattard, III, p. 29,

l'usage de son contemporain, Clément Marot, est nettement plus archaïque; à côté d'exemples comme celui-ci :

(23) ...car petite clochette
A beau branler, avant qu'un haut son jette,

Epistre au Cardinal de Lorraine [1],

lequel, avec sa locution conjonctive *avant que*, introduisant la seconde proposition, est un excellent exemple de transition, en voici un autre, assez scabreux, il faut dire, qui pourrait dater du XIVe siècle, exempt qu'il est de toute nuance d'inefficacité :

(24) Vostre mary a fortune
Opportune :
Si de jour ne veult marcher,
Il aura beau chevaucher
Sur la brune.

Estrenne à Madame de Bernay, dicte de Saint Pol.

Du Periers, lui aussi, nous fournit un exemple où aucune conjonction, ou locution conjonctive, ne sépare les deux propositions :

(25) Par quoi, *vous avez beau blâmer nos danses*, il faudrait nous ôter les pieds et les oreilles; si j'étois morte et j'ouïsse un violon, je me leverois pour baller.

Cent joyeux devis, éd. Jacob, XL,

mais l'usage restera flottant plus d'un siècle encore. Dans cet exemple de Du Fail (*Eutrapel* I, p. 258) :

(26) ...il lui convenoit foncer et bailler argent à ce maistre Président : que sans cela *il avoit beau le saluer*, et présenter placets, *qu'* il n'y feroit rien non plus que le coq sur les œufs,

il suffirait de supprimer le *que* souligné pour que l'état moderne fût atteint, tandis que dans cet extrait des *Esbahis* de Grévin :

(27) *Tu as beau la nommer cruelle,*
Et bel estre son serviteur,
Si n'en seras-tu pas vainqueur...

Anc. Th. fr. IV, p. 313.

1. Voir aussi l'*Epistre aux Dames de Paris*...

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinita*.

TOME XXI

MCMLVII

la forme *bel*, comme dans le *bel escondire* de notre n° 6, indique que le rapport d'adjectif à substantif est encore sensible, de même que la construction du troisième vers prouve la quasi-indépendance des deux propositions.

Chez Montaigne, on constate le même flottement. A côté d'un exemple où la nuance 'inefficacité' ne transparaît que pour aussitôt disparaître :

(28) ...Soudain il defailloit et s'emportoit si vivement hors de soy, qu'*on avoit beau le tempester et hurler, et le pincer, et le griller*, jusques à ce qu'il fut resuscité.

Essais, éd. Villey, I, xxi. p. 124,

on en trouve d'autres où cette nuance est impossible à méconnaître, sans que, pourtant, soit complètement accomplie la subordination syntaxique du « *vous avez beau faire* » caractéristique de l'usage moderne :

(29) Aeschilus menassé de la cheute d'une maison, *a beau se tenir a l'airte*, le voylà assomé d'un toict de tortue, qui eschappa des pates d'un Aigle en l'air.

Ibid., xx, p. 105 [1].

Aussi ne s'étonne-t-on pas de trouver ce flottement, ce désarroi pourrait-on dire, fidèlement reproduit dans le dictionnaire de Cotgrave (1611) :

J'ay beau attendre : *I stay to much purpose ; here's goodly tarrying sure ; I shall but lose my labour, how long soever I tarry.*

Il a beau faire chois de : *He hath good leave to chuse.*

Il a beau se lever tard : *He may lie long enough ; he may get up as late as he will.*

Ils l'avoyent beau flatter : *They were glad, or fain, they held it their best course to flatter him.*

Le français de Cotgrave, on le sait, est celui du XVIe plutôt que du XVIIe siècle, mais il s'en faut qu'au siècle du classicisme où, comme dans cet exemple de Molière :

(30) *La manière dont on les joue a beau être visible*, les plus fins toujours sont de grandes dupes.

L'Avare, I, i,

le sujet de la première proposition peut être une pure abstraction, tellement la locution a perdu de sa vigueur originelle, il s'en faut, disons-nous, que le proverbe *A beau mentir qui vient de loin* soit le seul vestige de la sémantique ancienne. Le dernier refuge de celle-ci a dû être la langue populaire ou familière. Les farces de Tabarin nous fournissent les

1. Voir aussi *Ibid.*, p. 164.

exemples suivants où l'on reconnaîtra en effet la survivance dans la littérature de bas étage de l'usage médiéval :

(31) — Il nous convient prendre la fuite si nous voulons sauver...
— *Tu as beau fuyr*, si tu peux fuyr la mort.

Éd. Aventin, Bibl. Elzév. I, p. 255.

(32) Mais, pour moy, je ne tiens pas qu'il soit de la nature des chats : *on auroit beau luy frotter le dos* devant que la queue luy dressast.

Ibid., p. 224.

Sorel encore, dont la langue ne pèche pas par l'élégance, emploie la combinaison *avoir beau* + verbe d'une manière sensiblement pareille à celle de la citation de Beaumanoir, notre n° 4, de la fin du XIIIe siècle :

(33) On se fioit tant en elle qu'*elle avoit beau prendre les clefs de quelque chambre*, voire les garder longtemps, sans que l'on craignist qu'elle fist tort de quelque chose et que l'on les luy redemandast.

Francion, I, éd. Em. Roy, p. 9,

tandis que, en pleine période du classicisme, Carel de Sainte-Garde, reprochant à Boileau d'avoir loué Villon dans son *Art poétique* a pu écrire :

(34) *Il avoit si beau faire paroistre* sur le Théatre les plus signalez de nos vieux Poëtes, et imiter Petrarque, qui celebre les trouvadours (*sic*) de Provence, dont la Poësie Italienne est descendue,

phrase où se reflète encore fidèlement l'usage du XIIIe siècle tel qu'il est représenté dans le fabliau *Le Cuvier*, notre n° 2 : *si beau faire paroistre* signifiant ici 'une si belle occasion de faire paraître' comme, là, *un bon tere* 'une belle occasion de vous taire'.

Pour conclure, dans « *vous avez beau faire* » *faire* est à l'origine un infinitif substantivé que qualifie l'adjectif *beau*, et le verbe *avoir* a la pleine valeur 'possessive' du latin HABERE. Au cours des siècles, à mesure que cet emploi de l'infinitif tombe en désuétude, la locution devient de moins en moins analysable. De parfaitement autonome qu'elle était, employée tantôt seule (nos 8, 9, 10, 13), tantôt suivie d'un proposition causale (nos 11, 12, 14, etc.), elle finit par jouer, dans la langue moderne, le rôle d'une subordonnée concessive. En cours de route sa signification première 'vous avez belle occasion d'agir', 'vous avez une belle activité à déployer' s'imprègne d'une nuance d'inefficacité : 'quelle que soit votre belle activité' nuance qui est devenue aujourd'hui sa couleur caractéristique.

Si ce développement résulte simplement de la généralisation d'un emploi ironique de notre locution, comme le veut Littré, ou si, au contraire, il est le signe d'une 'pessimistische Anschauung' à l'égard de tout effort humain — peu caractéristique, il faut le dire, de l'époque de la Renaissance ! — nous laissons aux 'Idealistischen Philologen' le soin de le déterminer. Essayons plutôt d'en pénétrer le mécanisme, lequel nous apporte un exemple intéressant de l'interdépendance des faits de sémantique et de syntaxe.

L'abandon progressif de l'infinitif substantivé, fait de syntaxe, amène comme un dépérissement sémantique des éléments constitutifs de notre locution, devenue de ce fait inanalysable. Le verbe *avoir* et le substantif *beau* cessent d'être des 'mots pleins', perdent leur individualité et leur fonction propre, et se combinent en un nouveau nexus : *vous avez*//*beau*‿*faire* devient *vous avez*‿*beau*||*faire*. La formation de ce nexus est sans doute favorisée par l'existence dans la langue des locutions métaphoriques et elliptiques tirées de l'argot des joueurs de paume, mais la fonction qui lui est dévolue, celle de qualifier de 'vaine' l'action exprimée par l'infinitif, résulte, elle, de l'innovation sémantique qui porte sur l'ensemble de la locution, désormais cristallisée. On peut même affirmer que c'est cette cristallisation en syntagme figé, où seul reste 'libre' le verbe à l'infinitif (qui peut être *faire*, *crier*, *courir*, toute la gamme...) qui a rendu « *Vous avez beau faire* » plus apte à endosser sa nouvelle fonction sémantique que d'autres expressions dont la valeur était sensiblement la même que celle, primitive, de *vous avez beau* + verbe, mais qu'aucun trouble syntaxique n'est venu déformer. Nous songeons à des tours comme *avoir loisir de* :

> Qu'ele estoit nue come vers...
> Grant loisir avait de trembler[1].
>
> *Rom. de la Rose*, vv. 445 et 452,

ou *pouvoir bien* :

> Se ce n'estoit mon plaisir,
> Il me poroit bien commander.
>
> *Farce de la Mandelette*, *Rom.* XXXVIII (1909), p. 185.

En terminant cette étude diachronique, nous voudrions souligner encore une fois la lenteur des changements, sémantiques autant que syntaxiques, que nous avons observés, la résistance prolongée que peut

1. Cf. *Le Mariage de Rutebuef*, Grant loisir a de sauver s'ame.

opposer l'ancien au fait nouveau, avant que celui-ci ne se généralise dans la Langue, et le maintien, dans une locution proverbiale *A beau mentir qui vient de loin*, à l'état de fossile, d'un fait de langue dépassé depuis des siècles dans le parler vivant.

Souhaitons enfin que, grâce à notre enquête, telle phrase de la langue courante, comme « Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul » (*Malade imaginaire*, I, i), ou « J'aurais beau vous donner mes conseils, ils vous seraient inutiles » (Marivaux, *Félicie*, V), si elle ne reçoit pas « un sens plus pur », s'éclaire du moins d'une lumière nouvelle, rayons d'un soleil depuis longtemps éteint !

Edimbourg. John Orr.